

Barmes News n°42

Hier, aujourd'hui, demain à la découverte de notre village

Les articles qui suivent, traduits par Annie Chazal, sont extraits de la parution de juin 2014

Pour en revenir aux barmes

Gianni Castagneri

Les abris sous roche et les parois en surplomb qui, en des temps lointains, abritaient des animaux sauvages, disparus pour la plupart aujourd'hui, devinrent dans un second temps, l'abri des premiers habitants des montagnes. La définition officielle de notre commune tire justement son origine du dialecte *bàrmes*, le substantif précis désignant au pluriel les cavités naturelles des roches sous lesquelles il est possible de trouver le couvert.

L'abri où la roche fait office de toit est dit *balma* ou *barma*. En français *balme*, en provençal *baume*, en allemand *balm*, *baouma* en Val de Suse. Il s'agit d'un type de grottes présentes dans les zones alpines et préalpines, souvent créées par l'écroulement d'une arête ou le détachement d'un bloc erratique de structure particulière. Le terme est probablement d'origine pré-celtique, en particulier ligure, ou il pourrait dériver du celtique *bal-men* soit pierre haute.

Le terme est attesté dans une aire qui s'étend de la péninsule ibérique au Tyrol et jusqu'en Wallonie au Nord, mais la racine celtique *balm* encore en usage dans le cornique, l'irlandais et le breton a là le sens de puits, mine.

Arma (de *balma*, *barma* = *alma*, *arma*) est l'expression dialectale communément utilisée à l'ouest ligure pour indiquer une caverne. *Arma di Taggio* (Imperia) doit son nom à l'idiome des anciens Ligures et se réfère à la plus grande des nombreuses grottes situées sur son territoire. Dans cet antre ont même été retrouvés des restes humains de l'homme de Néandertal. À propos de l'usage humain des balmes, l'observation de Giorgio Casanova qui a étudié la grotte des Sarrasins d'Ormea paraît intéressante : « *Antres, grottes et cavernes ont été utilisées à toutes les époques et dans toutes les parties du monde, soit comme habitations, soit comme nécropoles, entrepôts, lieux de culte ou de défense. Il semble ainsi que pendant la préhistoire, la caverne ait été utilisée dans la plupart des cas comme refuge temporaire et que ce n'ait été qu'au Moyen-Âge (jusqu'aux temps modernes et parfois contemporains) qu'elle ait été adaptée massivement à l'habitation.* »

À ce sujet, l'archéologue anglais J.G.D. Clark ajoute : « *Toutes les cavernes ne furent pas occupées par l'homme primitif ; beaucoup, dans la région des Alpes furent laissées à l'ours cavernicole, mais une grande partie de celles qui étaient les plus pratiques furent habitées, souvent à des périodes diverses. Les cavernes devaient être particulièrement recherchées à la survenue de la dernière glaciation et en période hivernale, mais elles continuèrent à être utilisées largement par les groupes de cueilleurs des temps postglaciaires.* »

Sur notre territoire, roche et pierre ont toujours eu une fonction essentielle, complémentaire et peut-être parfois propice à l'implantation humaine. Pourtant il n'est pas difficile de spécifier par leur usage

quelques exemples de roches utilisées comme structures d'abris. Pour les intéressés, les lieux indiqués peuvent constituer un parcours didactique, agréable et hors du commun.

Li Djàs : nous savons que les premiers bergers qui fréquentaient la haute vallée, ne disposant pas d'alpages et de local pour le fromage, adoptèrent comme abri partiel les *djàs*. Il s'agit généralement d'un bloc préexistant autour duquel était réalisé une sorte d'enceinte avec des pierres trouvées sur les lieux ; leur fonction était de protéger des loups et des bêtes sauvages. On peut encore voir les *Djàs dla Batàyi* à l'Alpe Battaglia aux environs de Pian Ciamarella.

Lou Nouni (Rocca Venoni) : il est retenu comme le plus ancien alpage du village. Il tire peut-être son nom des premiers hommes ayant fréquenté les pâturages du fond de la vallée, la famille romaine des Vennoni. Comme souvent, on peut observer, avec d'autres habitats de la vallée, la roche cyclopéenne postée à l'amont des maisons, constituant pour elles une protection naturelle en cas d'avalanche ou de débordement ; en même temps, sa prééminence à l'aval constitue un vaste abri pour les animaux qu'ils soient bovins, caprins ou ovins.

La Barma dou Cassài : c'est une ample saillie rocheuse près de Bogone, sous laquelle auraient été enterrés des cadavres. On ne connaît pas la raison d'une telle sépulture, probablement en conséquence de décès, peut-être imputables à des épidémies ou à la peste. Le toponyme *cassài* dérive peut-être du français casser (briser) en référence à la rupture de roche ayant créé la cavité.

La Barmà : c'est le grand rocher qui domine l'église paroissiale et la protège des avalanches et éboulements, qui, au cours du temps, descendaient nombreux sur ce versant au midi de ces instables *Ròtches at bàrmes* au pied de l'Uja de Mondrone. Cette barme se caractérise à mi-hauteur par une ample vire herbeuse qui la parcourt horizontalement, vire nommée localement *la tchàrma dou rut*, baignée par le soleil une bonne partie du jour. Par le passé, c'était le lieu de retrouvailles des jeunes du pays, spécialement aux premiers jours du printemps, à l'abri des précipitations et des brises encore glaciales de la fin d'hiver.

Al Barmàsses (Les grandes balmes) : toujours sur le même versant, mais aux environs du cimetière actuel, les rochers mastodontes qui se détachèrent vraisemblablement avec l'éboulement qui, en 1665, détruisit l'ancien village de Chialambertetto, constituent un ensemble de repaires notables. C'est aussi le lieu d'où l'on part pour parcourir « le labyrinthe souterrain », curieux itinéraire entre les cavités de l'éboulement. *Barmàsses* comme *Roc Gros* (grands rochers) indique aussi par extension le cimetière, autrement désigné par le toponyme *Founs d'Lila*.

La Bàrma dou Sarvàdjou (La barme du sauvage) : c'est un lieu curieux et impressionnant, situé dans la partie haute de la forêt des *Aghièri*. Il s'agit d'une construction presque complètement en ruines en amont du *Pian di Sarasìn*. L'abri est constitué de la roche en auvent de *la Castà*, le promontoire sur lequel se dresse l'oratoire de Saint Pancrace. Le terme *Sarvàdjou* (sauvage), transmis à travers le temps, laisse supposer qu'il fut pour un temps l'abri pour une personne éloignée du reste des paysans, déserteur ou frappé par la peste, ou bien refuge de quelque marginal parcourant les vallées.

La Ròtchi dal Gouàrdies (La roche des gardes) : aux environs du Roc da Ghiéri, le rocher connu aussi comme Rocca Sari, on trouve quelques blocs de pierre qui forment une cavité profonde ; c'était l'abri

stratégique des agents de la Garde des Finances pour contrôler les trafics vers les cols jusqu'à en constituer le toponyme. Sous ces renforcements, dans la tentative d'échapper aux ratissages de juillet 1944, quelques partisans y trouvèrent refuge. Rejoints et capturés par l'ennemi, ils furent tués après avoir été torturés.

Lou Casoùn : cette cavité située un peu en amont du hameau des Fré est entièrement murée. Aujourd'hui partiellement écroulée, elle n'a comme toit que l'avancée de la roche. Il est probable qu'elle ait été utilisée comme première étape de la montée en alpage, compte tenu de la présence d'une petite cave complémentaire.

Li soùgn : dans ce cas, la masse imposante contre laquelle a été édifiée une cabane de berger en amont du hameau des Fré dans le Vallon Paschiè n'est pas tant un abri contre les agents atmosphériques qu'une protection naturelle et cyclopéenne (appelée *tchòma*, tourne, quand elle est réalisée par l'homme) contre les avalanches qui, en se détachant du Mont Fort (2366 m), en cas de chutes de neige exceptionnelles, parcourt le sillon de *Rivà Loundji* (longue pente) rejoignant et dépassant le Rio Paschiè et pouvant détruire toute construction.

Lou Bou : pour aller au plus ardu, il est intéressant d'évoquer aussi *lou bou* (l'étable), autre abri de dimensions notables, situé environ au milieu de la grande paroi rocheuse derrière le village, au delà de l'école d'escalade de Ginevrè. Toute la zone était autrefois fréquentée par les chèvres (*li tchavrè*) et *lou bou* constituait un lieu d'abri en cas d'orages violents. Non loin de là, sous un autre petit surplomb, on peut observer une dalle de pierre entourée d'un creux : il s'agit d'une *pilòira*, pierre plate qui permettait d'égoutter le fromage, évidemment produit dans des conditions précaires.

Ces lieux que nous avons cités constituent une série typologique bigarrée de l'utilisation des abris rocheux. Beaucoup d'autres sont aisément repérables. Dans certains cas, les rochers constituent la couverture naturelle et indestructible de caves fraîches destinées à conserver les fromages. D'autres fois, le sol a été recreusé et, avec la construction de petits murs, les abris peuvent servir de poulailler ou d'abri pour les chèvres. Plus généralement, on peut relever que comme la pierre ne manque pas à Balme, la barne ne fut pas seulement l'emblème importun d'un territoire problématique situé à l'extrême limite de l'implantation humaine, mais aussi la démonstration qu'un élément considéré comme peu avantageux et improductif, caractéristique de l'espace environnant, peut être converti en instrument utile et vital à la survie. Dans ce contexte, *la bàrma* en vient même à être réévaluée dans une représentation moins négative. Elle n'est plus ou pas seulement l'abri naturel pour les animaux cavernicoles de la montagne, mais évoque l'emploi ingénieux, durable et efficace des ressources existantes.

Le “tchèvrin” des rochers, chèvres, chevriers et fromages de chèvres

Gianni Castagneri

Une part importante du toutefois vaste territoire de Balme s'avère être improductive : de nombreux hectares de sa superficie sont de fait occupés par des glaciers pérennes, des rochers et de la pierraille. Dans ce contexte, où la partie retenue comme fertile représente peu de chose, il est difficile d'imaginer l'existence d'une économie rurale qui pourtant permit de vivre pendant des siècles à quelque centaine de montagnards. Dans un environnement aussi sévère, la grande étendue rocheuse exposée au sud, à *l'andrett*, qui apparaît comme une paroi rugueuse s'élevant vers le ciel à l'arrière du chef-lieu et d'où ne furent jamais extraits aucun métaux. Elle eut pourtant un rôle significatif dans les temps passés.

Al ròtches at bàrmes, les roches de Balme, jusqu'au second après-guerre, représentèrent une surface de pâture pour les chèvres, animaux des pauvres. Dans le budget des catégories les moins riches, les chèvres revêtaient un rôle important du fait de leur entretien peu onéreux : l'été, elles se contentent en bonne part de ronces et de pousses, après les premières gelées d'automne, on les laissait brouter l'herbe, les feuilles sèches et autour des arbustes et de nouveau aux premières tiédeurs de la fin de l'hiver, elles pouvaient vite trouver les premiers nutriments. À cause aussi d'une propension certaine à la vie sauvage, il arrive encore aujourd'hui que des bandes de chèvres doivent être récupérées au cœur de l'hiver, entre les rochers, où elles ont été surprises par les chutes de neige auxquelles elles ne survivent pas toujours. En fait si elles sont capables de résister aux basses températures, elles ne supportent pas la pluie et la neige sur leur corps, cherchant alors à s'abriter en courant sous quelque auvent rocheux ou sous les arbres.

Pendant longtemps, la présence d'un nombre élevé de caprins sur le territoire mena les autorités forestières à poser des règles afin d'éviter les dommages aux arbres et aux arbustes dont ils sont justement friands. Le problème s'inverse malheureusement de nos jours : l'avancée de la végétation et le reboisement progressif et chaotique demanderait une présence plus grande de ces animaux afin de ramener l'espace environnant à un équilibre plus approprié.

La pression démographique qui faisait incroyablement sentir ses effets autrefois jusque dans ces contrées perdues, accompagnée en conséquence d'une présence significative de bétail, conduisit plus d'un à chercher, parmi les pierres, les touffes d'herbe pour nourrir ses chèvres. Les jeunes chevriers, *li tchèvré*, agiles à l'instar de leurs animaux, n'hésitaient pas à escalader les corniches pour faire pâturer leurs troupeaux, pour en tirer même sur ces terrains difficiles brûlés par le soleil, un petit, mais indispensable appoint. Mon grand-père *Neti*, de son vrai nom Giovanni Maria Castagneri *Canàn* (1913-1986), me racontait ce que l'on qualifierait aujourd'hui d'aventures, mais qui, en fait, constituait l'emploi quotidien des jeunes d'âge tendre déjà insérés dans le cycle du travail. Lui, sur ces rudes escarpements apparemment inaccessibles, pâture au moins jusqu'en 1946. Il m'a révélé l'existence d'intéressantes anfractuosités herbeuses, *al tchèrmes*, des abris sous roches, *al bàrmes*. Ensuite, sous une barme, au milieu de la paroi, un peu en aval de la cascade du *Pissài*, en plus de surveiller les chèvres, il produisait chaque jour le fromage *lou tchèvrin*, mis à s'égoutter sur une *pilòira*, dalle de pierre cannelée pour ce faire : “*se at vâis su, iat ancòu na scuèla starmà che dj'avi lasià iquì*” (“si tu montes, il y a encore une écuelle cachée que j'avais laissée”).

J'y suis allé et, malheureusement, après de nombreuses années, de l'écuelle, il n'y avait plus trace. Par contre la *pilòira* ne manquait pas, bien remise sous un auvent rocheux protégée latéralement par un mur à sec. En ce lieu inaccessible, qui sait depuis combien de temps avait été réalisée cette petite *tchavàna*, local de transformation du lait autrement difficile à transporter vers la vallée. Une des inscriptions les plus anciennes, parmi celles innombrables, figure « 1661 PS ». Non loin en amont, un grand auvent naturel constituait *lou boù di Canàn*, l'étable des *Canàn*, surnom distinctif de la famille des Castagneri qui “exploitait ces biens”, refuge nocturne pour les chèvres et abri efficace en cas de pluie. Dans ces roches, se pratiquait en fait une règle, non écrite, mais observée, qui partageait en zones distinctes les aires de la paroi à pâturer, subdivisées à l'amiable entre les habitants du chef-lieu et ceux des hameaux. Souvent, pourtant, les chevriers s'organisaient entre eux dans une forme d'échange réciproque pour garantir un moindre gaspillage de ressources humaines, recueillant en particulier un nombre important de têtes (*lou trouùp*) à conduire parmi les rochers et confié à un ou quelques chevriers.

Produire les *tchavrìn* en ces lieux ne devait pourtant pas être facile. Il était clair qu'un minimum de matériel était utilisé : un petit seau, peut-être en cuivre, la présure, une toile pour égoutter le caillé (*la caià*). À la différence de ce qui se faisait habituellement, le lait ne pouvait pas être amené à la température pratiquée, environ 37°, le bois nécessaire à allumer le feu et chauffer le lait étant absent et, insuffisant, celui qu'on aurait pu tirer du peu de genièvre sur place. Beaucoup plus facilement, au lait entier à peine trait et encore tiède, on ajoutait la présure et après le repos nécessaire, le caillé tranché était récolté dans la toile de chanvre, la *reiròla*. Une fois égoutté sur la *pilòira*, le caillé, avec ce procédé de travail à température plus basse qu'à l'ordinaire, s'avérait plus doux, mais aussi goûteux. On le descendait dans la vallée pour le conserver dans les caves avant de le consommer en famille ou le vendre à de providentiels acquéreurs.

Sur ces roches escarpées, aujourd'hui parcours balisé du “labyrinthe vertical”, règnent les bouquetins qui, parfois, cohabitent avec les chèvres jusqu'à s'hybrider entre eux. On n'a pas connaissance d'accidents survenus à ces jeunes, qui, chaque jour et par tous les temps, déchaussés ou portant aux pieds des sabots rustiques, montaient et descendaient avec agilité. Ni les vipères, ni les dangers ne préoccupaient leurs parents pour qui cela n'était qu'une circonstance d'initiation, d'apprentissage aux épreuves difficiles que la vie leur réserverait ensuite. Sur ces parois, il fallait pourvoir à soi-même et à ses chèvres qui, parfois, pouvaient rester prisonnières par les vires plus insidieuses (*ambaoussies*). Souvent pour se tirer d'embarras dans des situations désespérées, les chevriers urinaient sur leurs pieds nus, pour faire adhérer mieux la peau au rocher sec. Le réseau dense de vires et de passages, *al séndies e li viouùn*, faisaient figure de voies de communication normales et exposées, dont la fréquentation habituelle servirait d'école d'escalade pour, quand adultes, ils se voueraient à d'autres entreprises et activités comme celle de guide alpin.

Mon grand-père, qui, souvent dans sa jeunesse en hiver, descendait en plaine ou dans la basse vallée avec le reste du bétail et de la famille, racontait toujours comment, le jour où il aurait du passer l'examen à l'école, peut-être celui de la troisième élémentaire, il se trouvait au lieu de ça dans les rochers de Balme avec ses chèvres. Malgré cela, il réussit à se former une instruction et une culture d'autodidacte, qui lui furent utiles pour toute son existence, bien que ses origines aient été celles d'un simple berger, malgré tout bien éveillé.

Printemps

Adolfo Brunati (*mars-avril 1952*)

Le soleil revenu aujourd'hui
Le vent est doux
Il remonte la vallée
Flâne sur les plateaux
Fuit par les gorges
La vapeur fume des prés arides et de la terre noire.
Blanches de neige
Les hautes montagnes
Brillent au soleil.
La fauvette
Lance, lance son trille à travers bois,
Gaie, et de l'entrelacement des branches
Répond le rouge-gorge.
Dans le ciel d'azur
Frémit le mélèze.
Les bourgeons rouges
Éclosent aux branches.
C'est le printemps
Louange, gloire, Seigneur
Accueille ma prière.

Pluie

Adolfo Brunati (*Turin avril 1972*)

Haute la pluie descend
Couvre la vallée et le ciel
Seule dans le silence
Compact du matin
Elle court, dense
Les arbres penchent
Ouvrent leurs branches
L'herbe renaît dans les prés.
Blancs, les torrents
Courent aux parois.
La longue attente se poursuit,
Le ciel pleut sur la terre assouvie.